Est-ce par hasard que nous avons choisi ***l'espérance*** ou faut-il y voir un signe de la providence ? Je dois vous avouer que la question me travaille... Lorsque nous avons, l'année dernière, initié le processus de réflexion devant nous conduire à choisir un nom pour notre paroisse, j'espérais – je l'avoue bien volontiers – que notre choix se porterait sur la Vierge Marie mais j'avais, pour ma part, voté pour *« Notre Dame du Oui »* puisque celle-ci était vénéré, en son temps, au Cèdre. Et puis vous avez choisi : *« Notre Dame de l'Espérance »*... Et nous voilà, un an après, en pèlerinage dans ce petit sanctuaire marial de rien du tout pour consacrer notre paroisse à Notre Dame de l'Espérance. Et me voilà obligé de bosser pour pouvoir vous parler de cette vertu théologale qu'est l'espérance... Merci. Si vous aviez choisi une des deux autres vertus théologales : *Notre Dame de la Foi* ou *Notre Dame de la Charité*, c'eut été plus facile. Après tout, il suffit d'appuyer sur le bouton « play » pour qu'un curé parle de foi ou de charité... Mais parler d'espérance, *« cette petite fille de rien du tout »* comme disait Charles Péguy dans ce beau poème que nous entendrons toute à l'heure... alors là, c'est autre chose !

C'est autre chose... surtout en contexte de crise ! Or nous sommes bien en situation de crise : crise de société avec ce mouvement des gilets de jaune dont on ne voit toujours pas poindre l'issue ; crise au sein de l'Eglise avec ses scandales à répétition qui nous laissent abasourdis ; crise économique ; crise écologique, crise de sens, crise de civilisation disent certains... tout cela nous enfonce peu à peu dans une mentalité collective toujours plus anxiogène : malaise communautaire, morosité ambiante, société dépressive, suicide français... Pas une semaine sans qu'un journal n'utilise l'une ou l'autre de ces expressions pour en faire ses choux gras. C'est peut-être justement parce que nous nous trouvons dans un tel contexte de crise aujourd'hui, que nous désirons entendre parler d'espérance et c'est probablement pour cette raison que nous avons choisi de nous en remettre à Notre Dame... de l'espérance.

Nous avons urgemment besoin d'entendre parler d'espérance mais, en même temps, nous restons sur nos gardes, nous nous méfions... C'est que, trop rapidement, nous confondons « espérance » et « espoir ». Or, en matière d'espoir, on ne nous y reprendra plus ! Comme le disait l'un de nos héros nationaux qui a eu le droit à des funérailles grandioses : *« noir c'est noir, il n'y a plus d'espoir ».* Or s'il n'y a plus d'espoir aujourd'hui, c'est que depuis l'époque moderne, l'espoir n'est plus porté que par le progrès. Or le progrès est, lui aussi, en crise. Non pas le progrès en tant que tel – on n'arrête pas le progrès, parait-il – mais le bienfait que nous accordons au progrès. **Ce qui est en crise c'est notre foi dans le progrès** ! Et pour cause : ça fait des années qu'on nous promet des lendemains qui chantent ; des années qu'on nous jure qu'avec le transhumanisme, la révolution numérique et tous les progrès de la science, nous allons enfin être pleinement heureux ; des années qu'on nous jure que nous allons bientôt

réaliser le paradis sur terre... Mais nous, on n'y croit plus. A force de désillusion, on n'y croit plus. *« noir c'est noir, il n'y a plus d'espoir ».* Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les parents d'aujourd'hui pensent que leurs enfants vivront moins bien qu'eux. Voilà pourquoi nous nous méfions de l'espoir et, par ricochet, de l'espérance puisque nous pensons que l'espérance n'est finalement pas autre chose qu'une version christianisée de l'espoir. De fait, ne relève-t-elle pas du même mécanisme que l'espoir, à savoir celui de l'optimisme forcé ? L'espérance ne consiste-t-elle pas à répéter, à longueur de journée : *« ça ira mieux demain » / « après la pluie le beau temps »* ou encore *« Dieu pourvoira »* - méthode Coué. Or, en matière d'optimisme forcé, nous sommes désormais échaudés. Ne serait-il finalement pas plus prudent d'être pessimiste que d'être optimiste ? Au moins, avec le pessimisme on n'est jamais déçu : on ne peut avoir que de bonnes surprises !

**Et si l'espérance était justement le contraire de l'optimisme**... Pour prouver une telle hypothèse, il me faut vous emmener voyager dans le temps et remonter jusqu'en 587 avant Jésus Christ. A cette époque, à Jérusalem, l'ambiance n'est pas plus folichonne qu'elle ne l'est aujourd'hui. Porté par *l'espoir* que Dieu, comme dans le temps, viendrait au secours de son peuple, le petit royaume de Juda s'est finalement rebellé contre Babylone. Mal lui en a pris ; il n'a pas fallu longtemps aux armées de Nabuchodonosor pour arriver à Jérusalem et en faire le siège. Malaise dans la ville, crise de sens, suicide collectif, société dépressive. Comment en est-on arrivé là ? Pourquoi Dieu nous laisse-t-il dans une telle situation ?

Or dans Jérusalem assiégé se trouve un certain Jérémie, prophète de son état. Ce Jérémie est un défaitiste de première. Depuis le début, il tient qu'il faut se soumettre aux assyriens et ne surtout pas se rebeller. **Avoir la foi, dit Jérémie, ce n'est pas vivre dans un monde enchanté où Dieu réglerait tous nos problèmes ; avoir la foi c'est d'abord regarder le monde en face, avoir la foi c'est regarder le mal en face**. La foi de Jérémie ne le pousse pas à l'optimisme mais au réalisme le plus froid. Il évalue les rapports de force sans tenir compte de l'éventuelle intervention miraculeuse de Dieu. Et en matière de rapports de force, Jérusalem est perdant ! Donc, le bon sens impose la prudence et la discrétion ; Jérémie n'a eu de cesse de le répéter... sans succès.

Á quelques heures de la chute de Jérusalem, on pourrait imaginer, chez Jérémie, un état d'esprit revanchard : *« je vous l'avais bien dit ; si vous m'aviez écouté, on n'en serait pas là ».* Et bien pas du tout, alors que la catastrophe se fait imminente, Jérémie change de discours. Lui qui était si réaliste sur les impasses de la révolte, annonce maintenant que Dieu va tout recréer, à partir de rien ; que la destruction de Jérusalem ne sera qu'un épisode parmi d'autres de

l'histoire d'alliance de Dieu avec l'humanité. Dieu va accomplir ses promesses, plus incroyablement encore qu'on ne l'avait imaginé (ce que nous verrons en Jésus). Ce que Jérémie annonce à ses contemporains emmenés en déportation, c'est que Dieu est toujours le maître de l'histoire, qu'il va nous en mettre plein la vue, qu'il s'apprête à faire toute chose nouvelle... Mais que pour accomplir sa promesse, Dieu n'a pas besoin de ce qui, jusqu'à maintenant, nous semblait nécessaire... à vue humaine : un roi, une terre, un temple. Israël se disait : *si nous cessons d'être un peuple, Dieu ne pourra plus nous sauver*. Or c'est précisément le contraire qui va se passer. Car ce n'est pas tout d'espérer ; encore faut-il espérer Dieu et n'espérer qu'en lui. Ceux qui comptaient sur des réalités autres que Dieu – les alliances étrangères, la politique, la résistance armée – même au nom de Dieu... s'y sont cassés les dents.

Frères et sœurs, ne nous y trompons pas lorsqu'il est question d'espérance. Il ne s'agit pas d'espérer quelque chose mais quelqu'un. Il ne s'agit pas d'espérer quelque chose de bon : la résolution d'une difficulté, une promotion professionnelle, une réconciliation familiale, une guérison, etc. au nom de Dieu, en priant Dieu, parce qu'on a été fidèle à Dieu... il s'agit d'espérer Dieu. **Dieu n'est pas le moyen ou le garant de l'espérance, il en est l'objet**. On perçoit bien, ainsi, que le sens du mot « espérer » se charge de sens... On n'espère pas Dieu comme on espère qu'il fera beau durant le pèlerinage au Mesnil St Loup ; on n'espère pas Dieu comme on espère que Camille réussira son examen. **Je n'espère pas que Dieu fera quelque chose, j'espère Dieu**. Ce que n'avaient pas compris les apôtres au matin du vendredi saint... Ils espéraient quelque chose : que Jésus soit gracié, que Pilate soit cool ou même que Dieu intervienne pour arracher Jésus de la croix. Ils espéraient quelque chose et non quelqu'un. Ils n'avaient pas encore compris qu'espérer c'est espérer Dieu et n'espérer que lui... La résurrection, tellement inimaginable, leur ouvrira les yeux.

C'est que, comme les apôtres, on aurait plutôt tendance à penser qu'« espérer » a à voir avec le désir et l'avenir : *espérer ce serait désirer avec force et pour l'avenir*. L'espérance serait donc une attente qui comble un manque, par l'imagination de ce qui viendra le remplir. Exemple : ras le bol de ce mauvais temps. Pour éviter de déprimer je me figure, je me représente, j'imagine les superbes vacances que je vais faire au Brésil l'été prochain. Cette projection dans l'avenir par l'imagination – qu'on nomme, à tort, « espérance » - me procure une certaine joie... Mais cette joie n'est que construction mentale. Nous retrouvons, là, quelque chose de notre fameux optimisme forcé : aujourd'hui c'est dur mais ça ira mieux demain ; vivement les vacances ; en mai fait ce qu'il te plait, etc.

Or l'espérance en Dieu, elle, ne peut pas se figurer puisque Dieu ne peut se figurer ou se représenter de la même manière que les vacances au Brésil... Dieu dépasse infiniment ce que nous pouvons imaginer de lui. L'espérance chrétienne n'est donc pas du même ordre que ce que nous appelons communément « espoir » ou « espérance ». L'espérance chrétienne ne relève pas de l'attente puisqu'elle ne prend pas naissance dans un manque que nous chercherions à combler par la projection dans l'avenir. L'espérance chrétienne relève de l'accueil. Parce que Dieu s'est donné le premier. Dieu s'est déjà donné en Jésus Christ. Je n'ai pas à attendre Dieu puisque Dieu est déjà donné. Ce qui nous revient c'est d'accueillir, d'accepter ce don. C'est dans cet accueil de Dieu déjà donné que se joue l'espérance chrétienne.

Pour évoquer cela, les théologiens vont utiliser une formule un peu étrange : ***espérer c'est déjà posséder***. L'espérance n'est pas seulement une manière d'attendre Dieu (qui viendra peut-être un jour et ce jour-là, ça ira mieux) mais encore une manière de le posséder. Non pas de le posséder comme on est propriétaire d'une voiture ou d'argent mais de le posséder dans le sens *« se tenir en sa présence, être avec lui, l'accueillir »*. Dieu est la seule réalité que nous pouvons **à la fois posséder et continuer à désirer dans le même temps** puisqu'il échappe et échappera toujours à ma compréhension, à la différence d'une voiture que je possède une fois pour toute. A ce titre, Dieu est bien le seul objet d'espérance qui ne déçoit jamais parce qu'il ne cesse pas d'être une espérance quand il devient une possession. A la différence de mon iphone que j'ai espéré pendant des mois jusqu'au jour où je l'ai possédé, jusqu'au jour où j'ai été en sa présence... Ce jour là est morte mon espérance.

L'espérance fait partie – nous dit l'Eglise - des vertus théologales. Qu'est-ce qu'une vertu théologale ? C'est une vertu qui a « Dieu pour objet » (c'est bien le cas de l'espérance : *j'espère Dieu*) et qui donne un accès direct à Dieu (ce qui est aussi le cas de l'espérance puisque espérer, c'est déjà posséder Dieu, accueillir la présence de Dieu). La foi nous fait posséder Dieu comme vérité en ce sens que la foi nous fait connaître la Vérité ; connaître, naître avec, être en présence de Dieu qui est la Vérité (Jn14,6). La charité nous fait posséder Dieu comme Bien ; en pratiquant la charité, j'accueille la présence de Dieu qui est le Souverain Bien. L'espérance nous fait posséder Dieu comme salut ; l'espérance nous met en présence du Dieu et c'est ça le salut, être avec Dieu.

On ne peut donc parler d'espérance chrétienne sans parler du Salut et donc de la vie éternelle, du paradis, de l'enfer, du purgatoire... notions quelque peu galvaudées à force d'être employées à tout bout de champ ; notions non seulement galvaudées mais suspectes. N'avons-nous pas, au nom de l'espérance de la vie éternelle, fait passer bien des tyrannies : « *souffre et tais toi, tu auras ta récompense au ciel, après ta mort ».*

Mais la Vie éternelle, ça n'a rien à voir avec le ciel ni avec la mort, ou plutôt *pas que* avec le ciel et la mort. Si la vie éternelle est effectivement « éternelle » elle n'est donc pas liée au temps (sinon elle n'est pas éternelle) ; elle ne commence donc pas à un instant donné (l'heure de la mort) mais elle est de toujours à toujours. Nous sommes déjà participants de la vie éternelle. Si tel est bien le cas, alors espérer c'est quelque chose de très concret : Espérer c'est croire que Dieu nous rend capable de poser des actes éternels puisque nous participons déjà de la vie éternelle ; espérer c'est croire que l'amour qui nous unit n'est pas qu'un beau sentiment superficiel et de toute façon voué à la mort mais que l'amour est éternel. *« L'amour ne passera jamais »* disait St Paul en Rm 13,8. Espérer ce n'est donc pas seulement croire que nous sommes capables d'éternité ; espérer c'est vivre en préférant l'éternité au reste, en faisant passer l'éternel avant l'urgent, avant tout ce qui nous paraît pourtant si important.

Espérer en la vie éternelle ne conduit donc pas à fuir le monde dans lequel nous nous trouvons pour nous réfugier, par l'imagination, dans un monde feutré et sans souffrance qui nous serait promis, un jour, mais qu'il faudrait, en attendant, mériter à coup de sacrifice. Espérer en la vie éternelle, c'est prendre très au sérieux le monde dans lequel nous nous trouvons en cherchant à donner à chacune de ses composantes sa juste place, à redonner à chaque chose son poids d'éternité. Autrement dit, **espérer c'est transformer les évènements en occasion d'aimer puisque seul l'amour est éternel.** Cet embouteillage qui me retarde, ce bus bondé où je suis si mal installé, cette entorse à la cheville qui me fait souffrir, ces enfants qui crient au point de me casser la tête, cette pluie et cette boue qui m'empêchent d'avancer vers le Mesnil St Loup... auront le goût que je leur donnerai. C'est à moi, et à moi seul, qu'il revient de faire de ces évènements des occasions pour aimer... et donc pour être heureux ! En s'entraînant de cette manière, avec ces petites choses du quotidien, nous nous armons pour les plus grandes : la longue maladie, le deuil, la séparation, le chômage... Même là, s'ouvre un espace de liberté, la possibilité de transformer l'eau en vin pour permettre que jaillisse la joie des noces comme dans un petit village du nom de Cana, il y a bien longtemps.

L'espérance nous dit que nous pouvons, de cette manière là, changer le mal absolu en bien inestimable. Y a-t-il mal plus absolu que la croix sur laquelle on a torturé le plus innocent des hommes ? Jésus a fait de cet événement un bien inestimable en en faisant le signe de l'amour extrême... « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.* »

Frères et sœurs, Jésus ne donne pas sa vie pour que nous l'admirions. Il la donne pour nous donner l'exemple ; il la donne pour nous rendre capable d'en faire autant. C'est de notre égoïsme, finalement, qu'il nous sauve**. La vie éternelle ce n'est plus vivre pour soi-même**.

C'est avoir donné sa vie. Cela ne veut pas forcément dire *« mourir »* mais être pleinement disponible pour un service, pour une rencontre, pour un sourire. Peut-être vous souvenez vous de ce magnifique film des hommes et des dieux qui raconte les dernières heures des moines de Thibérine et de cette réplique du frère Christian de Chergé au jeune moine angoissé à l'idée de risquer sa vie en restant en Algérie : *« ta vie tu l'as déjà donné »*. La vie éternelle c'est avoir donné sa vie... comme Dieu. Nous ne rentrerons pas au paradis les mains pleines de ce que nous aurons gagné. Bien au contraire, comme le disait le P Ceyrac, tout ce que nous n'aurons pas donné sera perdu. Tout ce que je n'aurai pas donné de mon temps, de mes talents, de mes richesses, de mon savoir-faire... tout cela sera perdu pour toujours, lorsque je serai déposé dans la tombe ! C'est ça, finalement, vivre pour l'éternité : donner, redonner sans cesse sa vie, chaque jour, dans les plus petites choses.

Cela paraît si simple et pourtant cela nous est tellement difficile... C'est qu'on a été conditionné par l'idée que l'avoir fait l'être, que c'est ce que nous possédons, ce que nous réalisons, ce que nous gagnons qui nous définit et donc qui nous fait vivre. Dés lors, l'idée de donner et de se donner ne nous semble pas seulement incongrue mais surtout mortifère. Si avoir c'est vivre alors donner c'est mourir. Pas étonnant que nous ayons du mal à donner et à nous donner.

Il nous faut donc apprendre à donner et à se donner. Fort heureusement pour cet apprentissage, il y a un lieu c'est l'Eucharistie. Cela n'est pas par tradition ou parce que nous aimons le chant liturgique que nous allons à la messe, c'est parce que nous sommes incapables de donner nos vies, incapables de vivre pour l'éternité. Alors nous nous réunissons autour de la source de tout don pour apprendre. Aller à la messe c'est faire mémoire que la foi chrétienne est fondée sur une débandade, une catastrophe dont elle n'aurait jamais dû se relever... Une déréliction que Jésus est venu de remplir d'une parole qui en donnait tout son sens : « ceci est mon corps, **donné** pour vous ».

Recevoir pour pouvoir donner. Accueillir pour offrir. Venir à la messe pour recevoir cette vie donnée afin d'accepter de vivre enfin de cette vie éternelle. Venir à la messe parce qu'il n'y a pas d'autres moyen d'apprendre à donner sa vie que de commencer par la recevoir. Dieu donne sa vie en abondance, dans l'Eucharistie, en espérant qu'un jour cette vie finisse par déborder de notre cœur et qu'à son tour, elle se donne.

*« La foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'Espérance. La Foi ça ne m'étonne pas. Ce n'est pas étonnant. J'éclate tellement dans ma création. La Charité, dit Dieu, ça ne m'étonne pas. Ça n'est pas étonnant. Ces pauvres créatures sont si malheureuses qu'à moins d'avoir un cœur de pierre, comment n'auraient-elles point charité les unes des autres. Ce qui m'étonne,*

*dit Dieu, c'est l'Espérance. Et je n'en reviens pas. L'Espérance est une toute petite fille de rien du tout. Qui est venue au monde le jour de Noël de l'année dernière. C'est cette petite fille de rien du tout. Elle seule, portant les autres, qui traversa les mondes révolus. La Foi va de soi. La Charité va malheureusement de soi. Mais l'Espérance ne va pas de soi. L'Espérance ne va pas toute seule. Pour espérer, mon enfant, il faut être bienheureux, il faut avoir obtenu, reçu une grande grâce. La Foi voit ce qui est. La Charité aime ce qui est. L'Espérance voit ce qui n'est pas encore et qui sera. Elle aime ce qui n'est pas encore et qui sera. Sur le chemin montant, sablonneux, malaisé. Sur la route montante. Traînée, pendue aux bras de ses grandes sœurs qui la tiennent par la main, la petite espérance s'avance. Et au milieu de ses deux grandes sœurs elle a l'air de se laisser traîner. Comme une enfant qui n'aurait pas la force de marcher. Et qu'on traînerait sur cette route malgré elle. Et en réalité c'est elle qui fait marcher les deux autres. Et qui les traîne, et qui fait marcher le monde. Et qui le traîne. Car on ne travaille jamais que pour les enfants. Et les deux grandes ne marchent que pour la petite ».*

**Charles Péguy** (1873-1914)

Pour approfondir, lire « Veilleur, où en est la nuit ? » de Adrien Candiard dont ce topo s'est largement inspiré !